

## À UNE FEMME AIMÉE

### 1. Les sources anciennes

Sappho de Mytilène (VII<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.)

Φαίνεται μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν  
ἔμμεν ὤνηρ ὅστις ἐναντίος τοι  
ἰζάνει καὶ πλασίον ἄδου φωνεύ-  
-σας ὑπακούει

καὶ γαλαίσσας ἱμμερόεν τὸ δὴ ἴμάν  
καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν,  
ὡς γὰρ εὐίδον βροχέως σε, φώνας  
οὐδὲν ἔτ' ἔικει,

ἀλλὰ κάμ μὲν γλωσσα ἔαγε, λέπτον  
δ' αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑπαδεδρόμακεν,  
ὀππάτεσσι δ' οὐδὲν ὄρημ', ἐπιρρόμ-  
-βεισι δ' ἄκουαι.

ἀ δὲ μ' ἴδρωσ κακχέεται, τρόμος δὲ  
παῖσαν ἄγρει χλωροτέρα δὲ ποίας  
ἔμμι, τεθνάκην δ' ὀλιγω ἴπιδεύην  
φαίνομαι [ἄλλα]

πᾶν τόλματον [.....]

Catulle (84-54 av. J.-C.), poème 51

Ille mi par esse deo videtur,  
ille, si fas est, superare divos,  
qui sedens adversus identidem te  
spectat et audit

dulce ridentem, misero quod omnis  
eripit sensus mihi ; nam simul te,  
Lesbia, aspexi, nihil est super mi  
vocis in ore,

lingua sed torpet, tenuis sub artus  
flamma demanat, sonitu suo  
tintinant aures, gemina teguntur  
lumina nocte.

Otium, Catulle, tibi molestum est ;  
otio exultas nimiumque gestis.  
Otium et reges prius et beatas  
perdidit urbes.

## 2. Traductions françaises

Louise Labé, Sonnet VIII (Lyon, 1555)

Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;  
J'ai chaud extrême en endurant froidure :  
La vie m'est et trop molle et trop dure.  
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.

Tout à un coup je ris et je larmoie,  
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;  
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;  
Tout en un coup je sèche et je verdoie.

Ainsi Amour inconstamment me mène ;  
Et, quand je pense avoir plus de douleur,  
Sans y penser je me trouve hors de peine.

Puis, quand je crois ma joie être certaine,  
Et être au haut de mon désiré heur,  
Il me remet en mon premier malheur.

Pierre de Ronsard, *Les Amours de Marie*, Paris, 1560

Je suis un demi-dieu, quand assis vis-à-vis  
De toi, mon cher souci, j'écoute les devis,  
Devis interrompus d'un gratieux sourire,

Souris qui me détient le coeur emprisonné,  
Car en voyant tes yeux je me pâme étonné,  
Et de mes pauvres flancs un seul mot je ne tire.

Ma langue s'engourdit, un petit feu me court,  
Honteux dessous la peau je suis muet et sourd,  
Et une obscure nuit dessus mes yeux demeure;

Mon sang devient glacé, l'esprit fuit de mon corps,  
Mon coeur tremble de crainte, et peu s'en faut alors  
Qu'à tes pieds étendu sans âme je ne meure.

Nicolas Boileau, traduction du *Traité du Sublime* de Longin, 1674

Heureux! qui près de toi, pour toi seule soupire,  
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,  
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire.  
Les Dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaliser ?

Je sens de veine en veine une subtile flamme  
Courir par tout mon corps, sitôt que je te vois :  
Et dans les doux transports où s'égare mon âme.  
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue.  
Je n'entends plus: je tombe en de douces langueurs;  
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,  
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

Mais quand on n'a plus rien, il faut tout hasarder ...]

François de la Roche-Aymon, *Poésies d'Anacréon et de Sappho*, Paris, 1882

À la femme aimée

Il me paraît être l'égal des dieux,  
Cet homme qui, perché sur ta bouche vermeille,  
Enivré de la voix qui frappe son oreille,  
Te dévore des yeux.

Tu lui souris d'un sourire enchanteur.  
Cette vue augmentant le mal qui me domine,  
Dans le frémissement qui règne en ma poitrine  
Fait tressaillir mon cœur.

Ma voix se tait dans ma bouche, et mes sens  
Brûlent d'un feu subtil glissant de veine en veine ;  
Mon œil voilé s'éteint, et je perçois à peine  
Quelques bourdonnements.

Mon corps se noie en de froides sueurs ;  
Un tremblement nerveux m'agite tout entière,  
Et, pâle comme l'herbe arrachée à la terre,  
Je sens que je me meurs.

Au désespoir, il me faut tout oser.....

André Marckowicz, *Le Livre de Catulle*, 1985

Il me semble presque divin, cet homme,  
Lui, s'il plaît aux dieux, les surpasse même,  
Quand il te fait face et qu'il te regarde  
Et qu'il t'écoute

Rire, toute tendre, ce qui me brouille,  
Malheureux, l'esprit ; - que je t'aperçoive,  
Et cela, Lesbie, fige dans ma gorge  
Toute parole,

Pétrifie ma langue, foudroie mes veines  
D'un brasier malin, -mes tympan bourdonnent  
Jusqu'au fond du crâne, mes deux lumières  
Voient les ténèbres.

Le repos, Catulle, fera ta perte,  
Le repos t'excite, te tient, te comble,  
Le repos a tué tant de princes, tant de  
Villes heureuses.

Philippe Brunet, *Sappho, Poèmes et fragments*, 1991

Un rival des dieux, tel me semble l'homme  
que je vois assis devant toi, de face,  
lui qui peut t'entendre, si proche – douce  
lorsque tu parles,

saisissante, lorsque tu ris – ce rire  
qui, en moi, a bouleversé mon âme.  
Car à peine je t'aperçois, je reste  
toute muette ;

et ma langue est comme brisée ; se glisse,  
à travers mon corps, une fine flamme,  
et mes yeux, aveugles, se vident, mes o-  
-reilles bourdonnent,

la sueur ruisselle sur tous mes membres,  
un frisson me prend : plus livide encore  
qu'herbe jaunissante, je crois sentir la  
mort qui s'approche.

Tout est supportable, pourtant, si même  
pauvre...